

Le Dr Hellis : médecin de l'Hôtel-Dieu de Rouen - J. Hossard (séance du 18 mars 1998)

Sur un renseignement de M. Claude Bouhier (directeur du CRDP de Rouen), j'ai acheté dans une Foire aux Antiquaires le document que j'ai le plaisir de vous présenter.

Il s'agit d'un livre cartonné, format 21 x 29 titré sur la reliure "Médecine de l'Hôtel-Dieu de Rouen" et, en première page, "Observations médicales recueillies à l'Hôtel-Dieu, professeur de pathologie interne, membre de l'Académie de Rouen."

Le texte comprend 279 pages, d'une calligraphie parfaite. Après la dédicace "A Monsieur le Baron de Vaussay, préfet du département de la Seine inférieure", figure cet aphorisme "Ars medica tota in observationibus" Fréd. Hoffman.

Le docteur Hellis, l'auteur, est bien connu, d'abord par ses propres publications, ensuite par la notice qui lui a été consacrée en 1890 le docteur Roger dans son travail sur les "médecins normands". Enfin, M. Jean-Pierre Chaline, professeur à l'université de Rouen, a publié et analysé dans son ouvrage intitulé "Deux bourgeois en leur temps" une correspondance de quelque 500 lettres échangées entre Hellis et son ami parisien Floquet, l'histoire du parlement de Rouen. Eugène Clément Hellis est né à Rouen le 8 mars 1794, dans une famille fortunée puisque son père, officier de santé, figure dès 1820 sur les listes électorales censitaires. Lui-même paie, en 1847, 1 160 francs d'impôt et, à sa mort, sa fortune sera taxée pour un montant de 340 000 francs. Resté célibataire, cette fortune ne lui permet un train de vie élevé conforme à ses goûts d'homme du monde, tenant salon littéraire dans lequel l'archevêque ne dédaigne pas de paraître. Bourgeois de goût et de fortune, Hellis se caractérise aussi par sa foi religieuse, profonde et inébranlable. Dans ce domaine, comme dans tous les autres, il sera, d'un œil nostalgique, l'introduction dans le diocèse de la liturgie romaine par Monseigneur Blancart de Bailleul.

Ayant choisi la carrière médicale, Hellis prend, très jeune, ses inscriptions à Paris. Il sera docteur en médecine en 1816, à 22 ans. Nous ignorons tout du cursus parisien de Hellis, cependant nous pouvons imaginer quelle forte imprégnation il dut subir alors que naissait sous ses yeux la médecine moderne. 1816, c'est précisément l'année de l'observation princeps de l'auscultation médiate et il est à gager que Hellis dut adhérer très vite à l'Ecole organiciste de Laënnec, catholique fervent par ailleurs. Quand 10 ans plus tard, en 1826, l'année de la mort du maître, Hellis soumet à l'Académie de médecine ses observations rouennaises, un de ses rapporteurs sera Kergaradec, le fondateur de l'auscultation obstétricale. Dans sa pratique hospitalière Hellis restera fidèle à l'enseignement reçu dans les salles de malades et les amphithéâtres d'autopsie parisiens. De retour dans sa ville natale, Hellis bénéficie de promotions rapides. En 1820, la Commission administrative des Hospices le nomme médecin-adjoint du docteur Roussel, médecin-chef de l'Hôtel-Dieu. Il héritera de la place en 1834. Parallèlement, dans le cadre de l'Ecole préparatoire de Médecine de Rouen, il obtient la chaire de pathologie interne dont il ne sera évincé qu'en 1853.

Toujours en 1820, sur la sollicitation de Vingtrier, Hellis adhère à la "Société de médecine de Rouen", qui deviendra l' "Association de Médecins de la Seine inférieure", très orientée dès sa création vers les problèmes médico-sociaux.

En 1820 encore, Hellis est reçu membre résident de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. Il devait participer à ses travaux pendant cinquante ans, trouvant là son terrain de prédilection.

Président en 1832, il gèrera jusqu'à l'âge de 80 ans les finances de la Compagnie avec une minutie et une rigueur bien dans son tempérament.

Les "Précis des Travaux de l'Académie" font apparaître, en 1822, le médecin qui rapporte, à cette date, un cas de "Combustion humaine spontanée", vieille controverse largement dépassée, déjà débattue par les chirurgiens du XVIIIème siècle.

Plus sérieusement, Hellis présente en 1824 une "Constitution médicale de l'hiver 1824" qui prendra place, en mars 1825, dans la principale œuvre médicale de Hellis publiée à Paris sous le titre de "Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Rouen ~ Première année" qui ne sera suivie d'aucune autre.

C'est, à quelques mots près, l'impression de notre manuscrit. Cependant une note placée en bas de page du livre annonce la suppression d'un chapitre consacré aux maladies professionnelles dans les filatures. Cette partie, restée inédite de ce fait, figure dans notre manuscrit. Parmi les travaux présentés à l'Académie relevons des "Renseignements statistiques sur la mortalité des enfants en bas âge", un "Rapport sur les militaires traités à l'Hôtel-Dieu", puis, en 1832, l'année du choléra, l'historique des anciennes épidémies avant de publier, en mai 1833, chez Baillière à Paris, ses "Souvenirs du choléra à Rouen et dans le département de la Seine inférieure", truffés de statistiques et offrant un plan remarquablement précis de la ville, localisant tous les cas identifiés.

A dater de 1835, les déboires confraternels s'accumulent devant Hellis. En 1834 avait été publié, à petit tirage, un "Mémoire" adressé aux chefs de service des hôpitaux rouennais par leurs adjoints. Après trois ans de silence les titulaires signèrent conjointement une "Réponse" largement diffusée. Enfin, troisième et dernier épisode, parut une plaquette de 29 pages intitulée "Réplique à la Réponse...". La polémique bien que collective est ciblée sur Hellis et son adjoint, Des Alleurs. Les arguments échangés portent sur les statistiques, l'année de référence et le pourcentage de ces cas médicaux et chirurgicaux. L'organisation en place aboutirait, selon Des Alleurs à confier à un seul médecin, Hellis en l'occurrence, plus de 170 malades reconnus, d'où la nécessité d'une division des services. Cette division inéductible, n'interviendra qu'après la mort, en 1846 d'Achille-Cléophas Flaubert, le chirurgien unanimement admiré et respecté.

Les attaques contre Hellis portent alors sur l'enseignant. La correspondance avec Floquet en porte les traces.

Le 22 novembre 1851, voici ce qu'il écrit : "J'ai eu depuis un mois de tristes et poignantes occupations. Tous les rouges ne sont pas dans la rue et il faut une effluve de révolution pour éprouver la tempête qui est venue m'assaillir. Cinq bons confrères trouvent que j'ai assez vécu et qu'ils seraient plus à l'aise à ma place. Hélot, Couronné, Des Alleurs, Leudet et Pillore se sont unis et, intrigues, mensonges, tout a été mis en jeu avec une profusion sans égal. Au début de l'année, on m'a fait la guerre de la part du Ministre de l'Instruction publique. Ma démission n'ayant pu être arrachée, on m'a préparé une séance des plus imprévues et désagréables au Conseil général. Le résultat ayant trompé les espérances, on a monté une machine auprès du Conseil municipal, plus bête, plus accessible et plus facile à endoctriner. On a assaisonné le tout d'une révolte d'élèves, soutenue par l'école. La diffamation dans les journaux, une Commission d'enquête nommée dans le Conseil municipal... Tout est cabale, intrigue et illégalité. Au milieu de ce tumulte, j'ai prié et conservé ma sérénité..." Pourtant, deux ans après, Hellis abandonne le combat.

" Bien que je connaisse la bonté des cœurs, dit-il le 9 avril 1853, je n'ai pu être insensible à l'âpreté des confrères se ruant sur mon héritage comme sur une proie. Quel exemple et quelle honteuse avidité... Le reste, je vous assure, ne compte en rien et je suis en veine complète de démission, hôpital, vaccine, hygiène, tout y passera, je veux vivre de ma vie libre et indépendante."

Il est compréhensible que les communications relèvent désormais de tout autre chose que de la médecine, beaux-arts, photographie ou jardinage, ses passe-temps favoris. Citons au hasard, dans les travaux de l'Académie, ses "Réflexions sur le tableau demandé à M. Court représentant le grand Corneille accueilli sur le théâtre du grand Condé", ou la "Découverte d'un portrait de Pierre Corneille peint par Charles Lebrun" et une "Etude sur les Vierges de Raphaël illustrée de clichés photographiques de l'auteur".

Revenons à la médecine et à la "Clinique de Hellis" de 1824. Une vingtaine de pages servent à exposer la topographie de Rouen, les progrès sanitaires que lui a apportés le XVIIIème siècle, l'état des hôpitaux.

Commence alors la partie médicale de l'ouvrage, divisée selon les quatre saisons solaires et au sein de chacune d'elles en chroniques mensuelles. Mois par mois Hellis rapporte fidèlement la Constitution climatique ayant régné, état du ciel, température, pression, vents dominants, précipitations. Vient ensuite l'exposé des maladies dominantes ayant régnées, illustrées par quelques observations, 56 au total, dont 19 ayant eu une issue fatale suivie dans 13 cas d'une autopsie.

Chacune de ces observations, une page en moyenne, indique l'état du malade à l'arrivée, l'apparition et l'évolution des symptômes, les traitements mis en œuvre, l'issue de la maladie et, éventuellement les constatations cadavériques.

Rien de bien original donc, pas davantage dans la thérapeutique recourant à une vingtaine de drogues de la classe des évacuants, purgatifs ou laxatifs, mais plus souvent encore, vomitifs, ipéca, kermès et dans 30 % des cas, d'une façon presque systématique à l'émétique.

L'application de vésicatoires est fréquente, sur un quart environ des malades, mais reconnaissons la modération de Hellis dans le domaine des saignées et des applications de sangsues.

Après chaque saison, Hellis aborde un sujet plus général tel que l'emploi des évacuants et plus spécialement de l'émétique. Retour sur les fièvres d'été ou, à la fin de l'automne, quelques pages sur la variole rapportant 6 observations dont un cas mortel.

A la suite viennent les tableaux récapitulant les chiffres des malades, des morts, les militaires et les marins mis à part, chiffres commentés dans les pages suivantes.

Page 242 du manuscrit, un avertissement inattendu annonce l'intention de l'auteur de poursuivre son travail par l'examen des maladies chroniques et plus spécialement de celles causées par le travail du coton. C'est la partie restée inédite supprimée à l'impression dont nous avons déjà parlé. C'est un témoignage précis et chiffré, intéressant par sa date et sa technicité, sur les incidences médicales qu'entraînait la filature du coton.

En une dizaine de pages, Hellis s'explique sur les maladies dites chroniques, en particulier sur l'état d'épuisement physiologique qu'il range dans ses statistiques sous le nom d'adynamisme, dont la fréquence valait à notre ville une fâcheuse réputation d'insalubrité. Après la dyssentéries et la description du triste régime alimentaire du peuple, Hellis aborde de front le problème insoluble à cette date.

Il constate, en composant les chiffres relevés à l'Hôtel-Dieu de Paris et à la Charité une proportion moindre dans son service que dans les hôpitaux parisiens de tuberculeux confirmés, ce qui le conduit à soupçonner et à examiner les risques professionnels. Les premières manipulations que subit le coton, épluchage, cardage sont à ses yeux les plus novices. S'appuyant sur la perte de poids subie par le coton, Hellis chiffre à 3 à 400 grammes le poids de poussière inhalée par jour par les ouvriers.

"J'ai peine à croire, dit-il, qu'une femme puisse y tenir plusieurs années sans détériorer la meilleure poitrine"... "Leur figure jaune, terne ou livide, leur corps décharné, leur toux continuelle, la coloration des pommettes, signe certain d'une poitrine en détresse, font assez pressentir sort qui les attend".

Contemporain et observateur quotidien des transformations du métier à la fois par l'invention de nouvelles machines imposant un rythme beaucoup plus rapide et par l'utilisation de sources d'énergie négligée jusqu'alors, d'énergie animale, hydraulique et, faisant son apparition, la machine à vapeur, Hellis constate que "l'homme le mieux organisé ne peut y tenir sain longtemps. Je doute, dit-il, qu'aucun filateur puisse montrer beaucoup d'ouvrier de cette sorte bien portants après quatre années et non invalides, s'ils existent encore, après dix ans de cette occupation qui ne demande presque aucune dépense de force".

Toujours soucieux de précision, Hellis souhaite que des tables décennales constatent à l'avenir les progrès réalisés dans l'hygiène du travail du textile, problème primordial dans une ville où il occupait les trois quarts de la main d'œuvre ouvrière.

Voici, pour terminer, la conclusion de Hellis, lucide et humaniste : "...si l'on est saisi d'admiration à la vue du progrès de l'industrie et des merveilles qu'elle engendre, on est, malgré soi, ramené par un sentiment

pénible vers cette réflexion qu'il n'est pas de conquête, même dans les arts, qui ne coûte bien cher à l'humanité."

Bibliographie :

- Hellis, Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Rouen, Paris, Gabon, 1826.
- Hellis, Souvenirs du choléra à Rouen et dans le département de la Seine inférieure, Paris, Baillière, mai 1833.
- Dr Roger, Les médecins normands du XII au XIXème siècle, Paris, Steinheil, 1890.
- J.P. Chaline, Deux bourgeois en leur temps, Rouen, Société d'Histoire de la Normandie, 1977.
- Mémoire présenté par les Médecins et Chirurgiens adjoints des Hospices de Rouen à Messieurs les membres de la Commission administrative de ces Hospices, B.M.R. Nmm 596-15.
- Réponse des chefs de service de santé des Hôpitaux de Rouen à un mémoire publié par MM. Leurs adjoints. B.M.R. Nmm 596-13.
- Réplique des médecins et chirurgiens adjoints des hospices de Rouen à la Réponse faite à leur Mémoire de 1834 par MM. Les médecins et chirurgiens titulaires desdits hospices. B.M.R. Nmm 596-12.

